



Les paysans étaient sortis de leur chaumières.

Des lueurs sanglantes se répandirent, des flammes s'élevèrent de toutes part et en même temps le sabre nu, le pistolet au poing, une douzaine de bandits se ruèrent sur les esclaves éperdues de terreur.

Ces femmes, avec des cris déchirants, se jetaient à genoux, s'enfuyant, implorant grâce.

— Pas de grâce! hurlaient les bandits, tout ici doit périr!... A mort! à mort!

Et le massacre de ces belles créatures s'accomplit au milieu des tourbillons de fumée et du crépitement des flammes.

La femme Magès n'attendit point la fin de cette scène horrible, elle regagna au plus vite l'allée qu'elle avait suivie. Bientôt elle y fut rejointe par quelques-uns des massacreurs, qui sans la remarquer l'entraînèrent avec eux.

La dévastation et la mort étaient partout.

Tandis que s'accomplissait l'exécution des *délites* le reste de la bande évacuait l'*arsenal* avec une discipline qui eût fait honneur aux meilleures troupes.

Les mules et les chevaux étaient sortis de l'écurie qui était comprise dans la grotte centrale.

La Baume de Viviers — les touristes qui l'ont visitée ne nous démentiront pas — comprend un véritable dédale de galeries souterraines.

Comme un renard pratique à son terrier plusieurs issues, Mandrin s'était ménagé, en cas de surprise ou de revers, une galerie et une issue dans la montagne à plus d'un kilomètre des grottes. Pendant son séjour, il en avait fermé l'ouverture avec l'aide de son frère et de ses deux lieutenants et en avait caché le secret à sa bande.

Dès qu'il se fut engagé dans cette allée de salut, il la fit clore hermétiquement derrière lui afin d'échapper à l'asphyxie, puis, avec une lenteur prudente, il commença sa retraite.

Plus d'un bandit en murmurait et plus d'un aussi se promettait, une fois hors de péril, de reprendre son indépendance.

Il n'est pas permis à un capitaine d'aventuriers d'être malheureux, ses revers n'ont pas d'excuses. Excepté chez quelques séides aveugles, fanatiques, le mécontentement était général et la défection pouvait en être la première conséquence.

Mandrin connaissait trop bien les hommes et surtout ceux

de l'espèce qu'il commandait, pour se faire illusion à cet égard.

Tout en suivant la longue et sombre galerie, il cherchait le moyen de prendre sa revanche et de relever les courages abattus.

Beaucoup qui se demandaient s'ils parviendraient à s'échapper, éprouvèrent une sorte d'apaisement et une vive satisfaction en voyant, après vingt minutes de marche, tomber la barrière qui les séparait de l'espace libre. Mandrin dut imposer silence à la joie de plusieurs et menacer de mort le premier qui manquerait à la discipline.

La sortie s'ouvrait en face d'un maigre bosquet où tout d'abord ils se réfugièrent ; l'air pur, la lumière les enivraient ; mais leurs regards, en se reportant sur la campagne aride et presque nue qu'il leur fallut traverser, les effrayaient.

Lorsqu'ils se furent dérobés aux yeux dans le petit bois dont j'ai parlé, Mandrin qui tenait par la bride sa chère jument noire promena autour de lui un regard orgueilleux et dit d'une voix vibrante :

« Amis,

« Notre vengeance est prête ; elle est au bout de vos poignards et de vos fusils. Au moment où je parle nos ennemis vont prendre possession des grottes ; ils n'y trouveront que des ruines, des cendres et des cadavres ; et nous, nous sommes aux portes de leurs villes laissées sans défense. Avant une heure nous y pénétrerons sans coup férir ; nous enlèverons les caisses et, chargés de butin, nous serons déjà hors de toute atteinte quand ces imbéciles rentreront chez eux.

« Amis, en avant toujours ! à Largentière. »

— Bravo ! cria la bande électrisée par cette improvisation.

Et elle descendit la montagne de la Baume, tandis que maréchaussée et milices triomphantes envahissaient les grottes empestées dans l'espoir de captiver quelques survivants.

Une heure plus tard, comme Mandrin l'avait annoncé, la bande entra au grand trot dans la petite ville restée sans défenseurs.

On sait le reste.

Le capitaine fit avertir les receveurs des greniers à sel et de

l'entrepôt de tabac d'avoir sous peine de mort à se rendre à ses ordres.

Ces messieurs ne se font pas attendre.

— Messieurs, j'ai besoin d'argent ; vos hommes viennent de me porter un grave préjudice, je viens vous réclamer une indemnité de tout ce que je laisse entre leurs mains dans la montagne de la Baume. C'est vingt mille livres qu'il me faut sur-le-champ. Pour couvrir votre responsabilité vis-à-vis de M. le fermier général du Vivarais, je suis prêt à vous donner reçu de la somme.

Les vingt mille livres apportées et chargées à dos de mulets, le bandit en donna un reçu et signa : Le capitaine MANDRIN.

Les étoiles criblaient la voûte bleue quand gendarmes et miliciens rentrèrent en ville.

— Victoire ! criaient-ils sous les ballots et les trophées dont ils étaient chargés. Victoire !... La bande à Mandrin est massacrée, grillée, anéantie.

On les regardait comme des fous.

— Comment ! anéantie ? Mais elle sort d'ici !

— Oui, oui ! elle en est bien sortie en effet.

— Mais certainement, après avoir pillé la gabelle et les tabacs.

— Allons donc !

— Demandez aux receveurs !

Mais aux murmures de la foule qui bientôt les entourait, aux railleries qui éclataient de toutes parts sur leur passage, il leur fallut bien revenir de leurs illusions.

Jamais déception ne fut plus amère, car ils comptaient de nombreuses victimes.

XXIV

LE PIÈGE

Il y avait près de vingt-quatre heures que la femme Magès avait quitté l'auberge quand le guetteur, placé par Gaston au grenier de l'auberge, descendit pour lui annoncer l'arrivée de deux cavaliers.

Il grimpa à la lucarne et reconnut dans ces deux cavaliers un de ses hommes nommé Rigal; son compagnon lui était inconnu.

Il laissa son guetteur à son poste et se disposa à recevoir les deux voyageurs.

— Monsieur le chevalier, dit Rigal, je vous amène un homme qui se dit envoyé du château de Montluizant et sollicite l'honneur de vous voir. Il est arrivé ainsi jusqu'à vous d'escouade en escouade.

— Qui es-tu! demanda Gaston au nouveau venu.

— Rigal vient de vous le dire, monsieur. Je suis un messager chargé de vous remettre la lettre que voici.

Il présenta un pli dont Gaston brisa le cachet avec empressement.

Il n'y trouva que ces mots :

« Monsieur le chevalier,

« Un ami dévoué vous prévient que, à l'heure où il vous écrit, M. Mirouël et sa fille sont menacés d'un grand danger.

« Il est prêt à vous dénoncer les auteurs de la conspiration criminelle qu'il a surprise. »

Pas de signature.

— Qui t'a chargé de ce message? demanda Gaston.

— Une personne du château de Montluizant que je ne connais point.

— Un domestique?

— Je ne sais pas.

— Que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit que vous étiez en voyage dans les montagnes de Langogne à Largentière et m'a offert un louis de vingt-quatre livres pour vous remettre ce billet. Je suis parti, après avoir recommandé à ma femme de faire brûler un cierge pour moi à la chapelle de Saint-Joseph. J'ai mendié le long de la route pour garder mon louis d'or, le premier que j'ai eu de ma vie et le ciel m'a fait la grâce de rencontrer Rigal, votre serviteur.

Le chevalier réfléchit un instant et, cherchant parmi les habitants du château un individu dangereux, pensa au blessé ramassé près du camp de Mandrin.

Il reprit :

— Depuis combien de jours as-tu quitté les environs de Valence ?

— Cinq jours et demi, monsieur, répondit le messager.

— Allons ! s'il le faut !... murmura Gaston. Et pourtant... Mais que cette Magès tarde à reparaitre !...

Il se promena de long en large, donnant les marques de la plus vive préoccupation.

Il avait des engagements pris avec sa petite troupe. Un piège était tendu et, après bien des fatigues, il pouvait espérer s'emparer du fléau de la gabelle.

Allait-il renoncer à un triomphe certain ?

Il se suppliait de prendre patience et d'attendre Mandrin.

— Encore un jour, se disait-il. Si Mandrin se dérobe cette fois, je clos la campagne entreprise et retourne sur mes pas.

Midi sonna au coucou de l'auberge. C'était la dernière heure du délai accordée à la femme Magès.

A cette heure il devait se retirer après avoir exécuté ses prisonniers.

Mais tant de cruauté n'entraînait pas dans le caractère du jeune de la Tourette.

Il prolongea son attente jusqu'au soir. Ce parti était préférable sous plusieurs rapports ; il allait recevoir le renfort des trois compagnons de Rigal ; ce qui n'était pas à dédaigner.

Vers le soir, du côté de l'étang dont nous avons parlé et sur une étendue assez considérable, s'éleva un nuage de poussière.

Prévenu par son guetteur, il ne put se méprendre sur la cause de ce nuage, car le bruit sourd qui l'accompagnait ne permettait point de l'attribuer à un troupeau de moutons conduits à l'abreuvoir.

Il allait avoir affaire à une cavalerie nombreuse. C'était Mandrin avec sa bande.

Toutes ses combinaisons s'écroulaient. Il n'y avait plus qu'à fuir à toute bride.

— Amis, s'écria-t-il, il faut fuir, nous avons deux cents cavaliers à combattre. Dehors ! partons ! le temps presse.

Heureusement les mules étaient sellées. En quelques minutes Gaston et ses hommes eurent quitté l'*Auberge aux barreaux de fer*. En s'éloignant ils purent distinguer les bandits qui traversaient au grand trot le plateau.

Ils pensaient leur échapper, mais ils se trompaient.

Le capitaine, qui des yeux cherchait l'auberge, les avait aperçus et, les désignant à Fleuret, lui disait :

— Qu'on me ramène ces fuyards.

Le lieutenant en premier, suivi de sa compagnie, ou si l'on veut de son escadron, se mettait à la poursuite des six fugitifs, tandis que le capitaine s'élançait vers l'auberge et l'enveloppait.

En quelques minutes ce lieu suspect fut envahi et exploré de la cave au grenier.

La surprise de Mandrin fut grande en tirant de la cave l'aubergiste et son fils.

Il leur demanda l'explication de cet emprisonnement.

— Ce sont des voleurs, dit Magès, qui nous ont enfermés pour piller la maison.

Le capitaine se prit à rire.

Comment ! il avait fait peur à des voleurs !

— Je leur ferai mes excuses, se dit-il, lorsque Fleuret me les amènera.

Quelques instants plus tard le lieutenant apparut amenant cinq prisonniers.

A l'approche de l'escadron de Fleuret, les braves de Gaston s'étaient vus perdus et avaient renoncé à un combat trop inégal ; ils s'étaient arrêtés et rendus. Leur chef avait continué sa course ; plusieurs balles avaient sifflé à ses oreilles ; il s'était retourné et avait fait feu à son tour, mais la mule qu'il montait n'avait point la vitesse des chevaux des bandits et bientôt il se voyait rejoint et entouré.

— Rends-toi !

— Jamais.

— Tu es leur chef ?

Pour toute réponse Gaston ajusta de son pistolet celui qui le questionnait.

Heureusement pour lui le pistolet rata. Il fut aussitôt désarmé et entraîné vers les siens déjà prisonniers.

Un seul avait été tué.

Et les bandits s'éloignèrent abandonnant le cadavre aux aigles et aux corbeaux.

En chemin Gaston hasarda cette question :

— N'êtes-vous pas avec Mandrin ?

— Mandrin, lui répondit-on, est notre capitaine.

— Je le connais, repartit le chevalier qui réfléchit à la conduite qu'il aurait à tenir.

Quant à ses cinq braves ils étaient tout consolés et songeaient à prendre du service près de Mandrin. Ils étaient à qui voulait les payer.

— Que vont-ils dire contre moi ? se demandait Gaston.

Naturellement, ils étaient devenus ses pires ennemis. Il songea à l'envoyé de Montluizant. Celui-là, tête basse, ne possédant que sa peau, mais craignant de la perdre, suivait, en mettant son unique espoir dans M. de la Tourette.

Lorsque les prisonniers furent poussés dans la cuisine où le capitaine avait établi son quartier général, le chevalier fut tout d'abord reconnu.

— Quoi ! c'est vous, 'monsieur de la Tourette ? s'écria Mandrin en allant au-devant de lui.

— Oui, capitaine. Pour la seconde fois, c'est à l'auberge que j'ai l'honneur de vous rencontrer.

Mandrin lui avança un siège et reprit :

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de m'y donner rendez-vous ?

— Oui ; vous avez donc vu la femme Magès ? Où donc est-elle ?

— Ah ! je ne sais pas ; mais peu nous importe. Cette femme m'a dit que cinq contrebandiers installés chez elle désiraient s'enrôler sous la bannière du libre-commerce ! Aurais-je pu la croire si elle eût ajouté que l'un d'entre eux était le fils de M. le fermier général du Dauphiné ?

— Vous auriez pu en douter, repartit Gaston, aussi me gardai-je de me nommer.

— Puis-je savoir maintenant, monsieur le chevalier, quelle était votre véritable intention ?

— Oui, capitaine. Après avoir usé de subterfuge vis-à-vis de vous pour vous attirer ici, il serait indigne de moi de m'abaisser à des mensonges. Je vous dirai donc franchement, capitaine, que venu à votre recherche dans ces montagnes, mon intention était de vous prendre au piège et de vous emmener prisonnier à Montluizant. Au cas où vous m'auriez opposé une résistance sérieuse, votre vie eût été en danger.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

| | | |
|--|--|---|
| 5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi | TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris | 25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours |
|--|--|---|

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.